Carmen FIGUEROLA (Université de Lleida)

L'affaire Dreyfus dans les Essais de Jean-Richard Bloch

Au long de l'histoire il y a des moments qui sont certainement décisifs pour changer le destin des peuples. L'Affaire Dreyfus en fut un pour la France.

En effet, voilà que le 1er novembre 1894, alors que le régime républicain semble atteindre la stabilité, une note du *Figaro* ayant pour titre *Une Affaire de trahison*, bouleverse l'opinion publique française. Il s'agit d'un cas d'espionnage jaillissant au milieu d'une Europe diplomatique fidèle aux traditions libérales et courtoises du XIXe siècle, mais où le rapide progrès des armées rend nécessaire du côté des états-majors la connaissance de la situation des ennemis.

L'intervention de la presse rend beaucoup plus vaste la portée de cet événement. D'après Pierre Miquel[1], c'est ce media qui, se substituant lui-même à la justice, lance des hypothèses, de fausses nouvelles dont le but est précisément d'aboutir à des conclusions. C'est ainsi que cette affaire à coloration morale plutôt que politique réussit à concerner la grande majorité des Français. Une des descriptions de Romain Rolland, maître spirituel de Jean-Richard Bloch, témoigne à quel point la trace de cet événement a marqué les gens:

> Tous deux avaient été, quelques années avant, emportés par l'ouragan de l'Affaire Dreyfus; ils s'étaient passionnés pour cette cause, jusqu'à la frénésie, *comme des milliers de Français sur qui, pendant sept ans, passa le vent furieux de cette sainte hystérie*. Ils y avaient sacrifié leur repos, leur situation, leurs relations, ils y avaient brisé de chères amitiés; ils avaient failli ruiner leur santé.[2]

Jean-Richard Bloch fait aussi partie de ces "milliers de Français". Au moment de l'Affaire, trop jeune encore pour en être un des acteurs – il n'a que dix ans –, il participe de l'ambiance générée par ce conflit. Un des éléments qui touchent le plus JRB est l'antisémitisme. Car il appartient à une famille juive: mais il ne se croit pas pour autant issu des douze tribus qui autrefois peuplèrent la Palestine, puis se dispersèrent. D'après son frère cadet Pierre Abraham, leurs ancêtres s'identifieraient plutôt à ces païens convertis au judaïsme à une époque beaucoup plus récente que celle des douze tribus[3]. Toutefois, ce n'est pas ce fait qui le rend moins sémite aux yeux des autres et encore moins si l'on tient compte des milieux qu'il fréquente.

Tout d'abord chez lui. Pour son père, esprit rationaliste et scientifique, la religion revêt des "allures" particulières: il s'agit d'un lien qui l'unit avec les générations juives d'autrefois. C'est un moyen de se prouver à lui-même ainsi qu'aux autres, son respect envers les ancêtres.

Encore faut-il rappeler qu'en 1903, donc avant la réhabilitation de Dreyfus[4], JRB reprend contact avec son oncle Sylvain Lévi, qui affiche une position délibérément sioniste.

Somme toute, ce sont des motifs trop évidents à une époque où il devient difficile d'être juif. Plusieurs événements témoignent de l'existence d'une vague d'antisémitisme.

Ainsi, le général Bonnefond, directeur de l'école de formation militaire, abaisse-t-il les notes de l'élève Dreyfus parce qu'il ne veut pas que des officiers juifs entrent à l'État-Major. L'historien Pierre Miquel constate:"Dans les années 1890–1894, il n'est pas douteux qu'il était fort difficile aux Juifs de franchir tous les barrages de la carrière militaire."[5]

Un autre événement qui favorise l'antisémitisme se produit avec la parution en 1886 de *La France juive* de Drumont, un des instigateurs de la Ligue antisémite en 1890.

Car en fait les Juifs, à cause de leur condition d'apatrides, avaient été depuis longtemps assimilés à la figure du traître, idée encore sous-jacente dans l'esprit de certains. A cet égard, on évoquerait les cris de la foule, le 5 janvier 1895, lors de la dégradation publique de Dreyfus:

> Mort aux Juifs! A mort le traître! A mort Judas![6]

Ou encore, si le cri de la masse n'est pas assez significatif, rappelons les propos du colonel Sandherr à propos de l'inertie de Dreyfus pendant ce même acte:

> "On voit bien que vous ne connaissez pas les Juifs. Cette race-là n'a ni patriotisme, ni honneur, ni fierté. Depuis des siècles, ils ne font que trahir. Songez donc qu'ils ont livré le Christ."[7]

Face à ce spectacle, comment réagit Jean-Richard Bloch?

Comme nous l'avons dit, il est encore trop jeune pour devenir un des acteurs de la lutte. Toutefois, élève au lycée Condorcet – un des plus élégants établissements de Paris –, il se heurte aux accusations de ses condisciples contre sa race. Pierre Abraham, après avoir décrit dans *Les Trois Frères* l'attitude de révolte de l'aîné qui souvent rentre en guenilles, l'oeil "au beurre noir" pour s'être battu avec quelqu'un, caractérise ainsi celle de JRB:

> Jean, c'était pire: n'ayant pas, comme Marcel, un caractère batailleur, ses réactions ne s'extériorisaient pas et se faisaient en dedans. La pâleur de cire, les yeux enfoncés, les maux de tête, tel était son lot à lui.[8]

Ce témoignage manifeste à quel point l'expérience de JRB reste particulière par rapport à celle d'autres futurs intellectuels. C'est par exemple le cas de Roger Martin du Gard. Lorsque l'Affaire éclate, il a treize ans, donc, à peu près le même âge que Bloch, pourtant ses préoccupations visent principalement ses études et beaucoup moins les avatars politiques. En fait, ce n'est qu'un certain temps après que Martin du Gard, ayant pris conscience de l'importance du conflit, devient dreyfusard.

Jean, lui, ne peut pas échapper au manichéisme qui fait de la Justice et de l'Armée le Bien et des Juifs, le Mal. C'est pourquoi l'Affaire laisse une vive trace dans son esprit. Pierre Abraham nous raconte une anecdote de jeunesse qui nous suggère déjà la sage perspicacité de son frère:

> Nous étions en pleine échauffourée de l'Affaire Dreyfus. La véhémence avec laquelle étaient commentées en famille les agressions des bandes antisémites avait pour conséquence naturelle que mon cerveau d'enfant confondait dans la même horrification tous ceux qui me paraissaient en être les instigateurs: les journalistes, les politiciens, les prêtres, et jusqu'à leur Messie.
> C'est sur une marche d'escalier, avant de sonner à notre porte, qu'après avoir été bouscoulés par des «voyous», s'est tenu entre nous le bref dialogue qui suit. Je questionnais Jean sur Jésus. Il me disait:
> – C'était un grand esprit, une vaste intelligence, un révolutionnaire qui prenait le parti du peuple...
> Et moi, complètement déferré:
> – Ah? Je croyais que c'était un salaud!
> Tellement j'étais intoxiqué par les conditions immédiates de la bagarre.[9]

Il juge donc le représentant du christianisme dans une optique positive, même si celui-ci n'appartient pas à "son rang", ce qui nous revèle sa clair- voyance, déjà manifeste à cet âge-là et qui constitue une de ses caractéristiques postérieures.

Bref, cette analyse sommaire nous montre à quel point les éléments de l'Affaire sont présents au moment où se forme l'esprit de ce jeune homme. Il serait peut-être temps d'analyser le regard que lui-même portera sur cette époque, après un considérable délai temporel, au moment où il rédige une partie importante de son oeuvre: ses essais.

Dans ses essais, JRB se fait l'écho de l'influence que l'Affaire a eue sur lui et sur la société, démarche d'autant plus compréhensible qu'il donne aux volumes qui les réunissent le sous-titre commun d'*Essais pour mieux comprendre mon temps*.

Or, l'Affaire constitue pour l'essayiste un point de repère historique indispensable afin de connaître certaines attitudes contemporaines. Car tout d'abord, cet événement est envisagé par lui comme le début de la France moderne. Ce n'est pas la guerre de 1914 qui donne naissance à une nouvelle

société, mais l'Affaire.[10] L'incident dépasse les simples limites de l'espionnage et c'est avec lui qu'une structure sociale périmée – puisqu'elle était comparable à celle existant avant la Révolution – se renouvelle:

> L'offensive contre ce front continu [la vieille bourgeoisie] a été l'Affaire Dreyfus. *Effort de rupture gigantesque, couronné de succès.* L'Etat-Major de cette nouvelle vague d'assaut s'est recruté dans la petite bourgeoisie radicale et terrienne.[11]

D'ailleurs Bloch n'est pas le seul à avoir de telles considérations, que d'autres historiens partagent, comme par exemple Pierre Miquel:

> Par toutes ses conséquences, l'Affaire Dreyfus est un carrefour de la vie française. [...] Avec elle prend figure, dans ses lignes de forces essentielles, la France du XXe siècle; et si le Français d'aujourd'hui a cessé de se passionner pour l'Affaire, il ne peut manquer de lui reconnaître une certaine dette, dans la mesure où son comportement dans la vie publique, ses réflexes politiques ou moraux sont souvent encore conditionnés par les ondes de forte amplitude que le drame du capitaine Dreyfus n'a pas cessé d'émettre.[12]

Bloch sent dans l'Affaire la fin de la bourgeoisie traditionnelle. Il classe dans ce groupe les "acquéreurs de titres", les "fabricants", les "boutiquiers", bref les restes de la petite aristocratie et des nouveaux riches dont la fortune s'est forgée à l'aube de la Restauration.

Comme substitut immédiat, une nouvelle bourgeoisie prend le relais. Elle a des caractéristiques fort opposées à celles de ses prédécesseurs: par rapport au sentiment légitimiste, elle est de base républicaine; par rapport à une origine mi-paysanne, mi-industrielle, elle provient maintenant de la petite paysannerie et du prolétariat. Ce sont les petits boursiers des écoles publiques (tel Péguy), qui marchent en tête après le bouleversement.

Toutefois, les nouvelles positions entraînent en même temps une mise en question du système politique de gouvernement: la République, marquée par les suites du boulangisme et la crainte d'un nouveau césarisme. Ainsi, être républicain au début de ce siècle, c'est, d'après S. Berstein et P. Milza:

> être non seulement un partisan inconditionnel du régime, mais encore un défenseur sourcilleux de ses institutions telles qu'on les pratique depuis le 16 mai et un adversaire résolu du pouvoir personnel, qu'il soit d'essence monarchique ou plébiscitaire.[13]

Le système républicain paraît donc consolidé et pourtant, depuis 1889 il est dirigé par des opportunistes: certes, il y a des républicains de gauche et de droite, mais ces derniers refusent de contester le système car en fait il leur est favorable.

La montée progressive du socialisme et l'incompréhension du problème ouvrier aboutissent aux élections de 1893 au ralliement des conservateurs et des libéraux par peur d'une alternative radicale-socialiste.

On comprend que, dans ces conditions, l'Affaire Dreyfus ne répond à la volonté de personne. JRB fait remarquer: "L'Affaire Dreyfus va tout remettre en question, le ralliement comme le gouvernement de la grande bourgeoisie."[14]

Les ralliés qui avaient enfin atteint une stabilité, craignent pour elle; les socialistes envisagent l'incident comme un résultat des démarches bourgeoises. Voilà pourquoi les dreyfusards qui maintes fois se recrutent dans le secteur de gauche, se montrent méfiants envers les défenseurs de la raison d'État.

Les dessous politiques soulevés par l'Affaire se révèlent si grands qu'elle reste à cause de ce fait un point de repère essentiel pour les générations suivantes. Ainsi, JRB dans *Offrande à la politique* (1933) décrit la situation contemporaine par rapport à l'expérience tirée du conflit:

> La République a besoin d'être défendue pied à pied contre ceux qui, la voyant consolidée, cessent brusquement de l'assiéger et y pénètrent, au chant de La Marsellaise, pour la coloniser et en faire leur maison. [...] *Nos pères ont connu pareille situation, avant l'Affaire Dreyfus.*[15]

On ne peut pas oublier à ce propos les mots de Péguy dans *Notre jeunesse*, pour qui l'Affaire[16] constitue une triple crise: une crise dans l'histoire d'Israël, dans l'histoire de la chrétienté et dans l'histoire de la France. Elle entraîne donc, en plus d'une dégradation morale, une dégradation politique.

Et, toujours d'après le même Péguy, l'importance de ce conflit, c'est qu'il hante l'inconscient des gens: "Elle [l'Affaire] revient malgré tout, comme un revenant, comme une revenante."[17]

Il n'est donc pas difficile d'envisager cet événement comme un des paramètres de la pensée de JRB, sur laquelle l'expérience vécue pendant son enfance a dû laisser une forte empreinte dont témoignent formellement les successives allusions qu'il y fait dans ses essais. L'Affaire Dreyfus devient une sorte de leitmotiv servant à inaugurer une époque nouvelle par rapport à laquelle il est possible d'établir des comparaisons.

Il convient pourtant de rappeler, avec certains historiens, que l'Affaire, au-delà de son caractère politique, avait une coloration morale:

> On dénonçait d'un côté l'injustice, de l'autre l'antipatriotisme. Au coeur de chaque scandale, où toutes les institutions du pays chancelaient, il y avait, parfois cyniquement exploité, un appel au sentiment, à la conscience morale.[18]

C'est à cause de la mise en jeu de ces idéaux, de ces principes que les intellectuels interviennent dans l'Affaire: on n'a qu'à se rappeler Péguy, Barrès,

Jaurès, Brunetière,... et tant d'autres. Dans ce sens-là il est important de voir comment JRB envisage l'événement comme un point de départ pour la formation d'un groupe dont les idées présentent plusieurs affinités.

Dans *Destin du siècle*, il désigne les lieux qui ont vu la formation de ce groupe: le lycée, le régiment et la Sorbonne. Il en situe donc la naissance au moment où lui-même fréquentait le lycée Condorcet, en pleine effervescence du conflit. Il faut remarquer en plus que cela les situe dans une certaine mesure dans la lignée de cette nouvelle bourgeoisie radicale qui avait lancé l'offensive contre la caste de la petite aristocratie pendant l'Affaire. C'est là que le corpus idéologique de l'auteur commençait à se former:

> Disciples inconscients de Maurras, nous acceptions son mot d'ordre: Politique d'abord. Par la vertu de Jaurès, de Guesde, et, bientôt, de Péguy, nous anoblissions ce thème et le transformions en cet autre: Société d'abord.[19]

Cette réflexion exprime l'une des préoccupations essentielles de Bloch: le problème social. On a déjà signalé le sens du sous-titre qui apparaît dans ses essais. En plus, l'engagement se trouve à la base de ses théories artistiques: d'après lui, l'art doit se mettre au service de la société, qu'il n'identifie pas avec les classes les plus puissantes, ce qu'on faisait avant l'Affaire. Aussi l'art doit-il se mettre à la portée du peuple, argument qui est exposé avec soin dans *Destin du théâtre*.

Or, cette conception justifie quelques préférences de notre auteur par ailleurs extensibles à tout le groupe. Ainsi choisit-il un mot pour se définir: ce mot, JRB étant un adepte de Wagner, est celui de Kundry dans *Parsifal*: SERVIR. On revient donc à la primauté du social.

Encore une telle attitude justifie-t-elle quelques préférences littéraires telles que Barrès, ou Tolstoï à qui JRB dédie un de ses articles dans *Destin du siècle*. C'est la veine du socialisme qui affleure par là: l'individu subordonne ses propres besoins à ceux de la masse qui l'entoure.

Ce trait constitue une des différences évoquées par lui-même entre sa génération et celle qui suit:

> Au Servir, – mot d'ordre de notre enfance, – s'oppose le mot d'ordre de la jeune bourgeoisie et des artistes qui l'incarnent: Jouir. [...] Aucun des plus brillants écrivains d'après guerre n'admet de primauté supérieure à celle de sa fantaisie, de sa sensualité, de son esprit d'aventure intellectuelle.[20]

Ces mots traduisent l'importance accordée par JRB à l'événement qui, à son avis, présente une double valeur: d'un côté du point de vue historique, de l'autre, du point de vue personnel.

On comprend mieux ainsi l'incidence que l'Affaire a eue sur l'esprit des gens: les convictions de ceux qui ont subi l'événement gardent quelques aspects propres qui les distinguent des autres générations. En fait JRB n'a pas été le seul à revendiquer ces singularités. Déjà Charles Péguy les avait annoncées dans *Notre jeunesse*. Celui-ci considère l'Affaire comme la dernière manifestation de la mystique républicaine, car il établit une dichotomie entre la mystique et la politique. Ce même vocabulaire est aussi emprunté par Bloch au moment où il parle de son enfance, de la coexistence entre les deux mots d'ordre ("politique d'abord" et "société d'abord"): "Qu'on prenne garde à ceci, qu'il n'y avait pas, alors, de contradiction apparente entre ces deux termes. *Nous en étions à la période mystique de l'Affaire.*"[21]

Et c'est précisément l'absence de cette "mystique" qui, d'après Péguy, est à l'origine de la différence de sensibilité entre ceux qui ont vécu l'Affaire et ceux qui sont venus après:

> Et notre Affaire Dreyfus aura été la dernière des opérations de la mystique républicaine.
> Nous sommes les derniers. Presque les après derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil. [...] le monde de ceux qui n'ont pas de mystique.[22]

Toutefois, même si JRB transcrit l'Affaire comme un fait qui marque l'histoire, qui constitue un jalon essentiel afin de comprendre le monde moderne; donc même s'il ne considère pas la France du XXe siècle comme l'héritière de celle du XIXe, car les deux types de société ne se sont pas succédé d'une manière naturelle, il se montre assez sceptique face aux théories de Péguy.

Après lecture de *Notre jeunesse*, se sachant membre de cette génération qui selon Péguy ne croit plus à rien, Bloch se consacre, dans *Carnaval est mort*, à réfuter une telle idée: les griefs de Péguy le gênent. A l'accusation d'athéisme de celui-ci, Bloch répond à son tour par une accusation:

> Nous aussi, Monsieur Péguy, nous sommes mal placés. Il n'y a pas que vous. Vous avez manqué votre Révolution, mais vous nous avez manqués du même coup.[23]

Car, à en croire JRB, sa génération n'a eu rien de clair à conquérir après la République et l'Affaire. C'est là leur tragédie, c'est là la cause de la solitude de quelques-uns de ses contemporains. Donc si le conflit fut le point de départ de la formation d'un groupe, ce ralliement ne concerne qu'un petit nombre autour de Jean. Pour d'autres, l'Affaire a eu des conséquences négatives: le soupçon, le mépris, le dégoût de cette atmosphère hostile les a rendus indifférents à tout. Tout de même, dans l'esprit de notre homme, il y a une issue à ce problème: le travail. Il prêche alors le culte du travail intellectuel bien fait:

> Qu'il y ait seulement dans notre génération un peuple de travailleurs consciencieux et dévoués à leur métier, et nous serons en partie déjà sauvés. La besogne quotidienne faite avec allégresse et patience, il n'y a pas de régénérateur plus efficace.[24]

Son discours ressemble dans ce cas à celui de Péguy:

> ce peuple [le républicain], qui tout entier aimait le travail tout entier, qui était laborieux et encore plus travailleur, qui se délectait à travailler, qui travaillait tout entier ensemble, bourgeoisie et peuple, dans la joie et dans la santé; qui avait un véritable culte du travail, une religion du travail bien fait.[25]

C'est que le patriotisme de Péguy est la foi dans une nation "forte et courageuse", qui n'existe plus après l'Affaire et que Bloch cherche à ranimer, tout épris qu'il soit du socialisme.

L'essayiste introduit ainsi un thème qui lui est très cher: celui de l'art. On sait que pour Bloch l'oeuvre littéraire est un fait social puisque son auteur s'inspire du monde qui l'entoure, au moment de la bâtir. L'intellectuel doit ainsi chercher à fonder un art qui soit capable d'intéresser tout le monde. Cependant, Jean-Richard Bloch remarque: "Que le corps social tombe malade, la littérature suit bientôt."[26]

On est porté à en déduire que si la société de la fin XIXe et du début du XXe siècle a été bouleversée par le conflit de l'espionnage, le domaine littéraire doit aussi avoir souffert d'un certain déchirement. En fait, lui-même nous révèle cette impression lorsqu'il écrit:

> Le Théâtre Libre est l'Affaire Dreyfus du théâtre. C'est l'insurrection contre l'hégémonie des principes bourgeois.[27]

Une fois la vieille bourgeoisie délogée par une nouvelle génération bourgeoise, le même effet se produit sur la scène: à la comédie de moeurs de Dumas, d'Augier ou de Becque succède le Théâtre Libre fondé par Antoine en 1887. Bloch voit dans ce fait la "montée au pouvoir" de la classe populaire qui trouve ainsi le moyen de se révolter contre la situation dramatique précédente.

Même si ce remède n'a pas eu assez de retentissement, même s'il peut sembler qu'il a échoué, Bloch le considère comme un précieux initiateur des transformations qui se sont produites lors de la guerre de 1914.

Bref, la leçon que l'on tire des références à l'Affaire Dreyfus dans les essais de JRB, c'est que l'empreinte que l'Affaire a laissée dans son corpus idéologique appartient plutôt au domaine social qu'au politique.

Bloch semble beaucoup moins intéressé par le conflit politique, par le délit d'espionnage en lui-même, que par l'opposition sociale et les changements que cet événement a provoqués. C'est pourquoi, d'après lui, la société du XXe siècle

ne correspond plus à une suite logique de celle du XIXe; c'est pourquoi il conçoit l'Affaire comme un jalon historique qui a affecté non seulement sa vie – à cause de ses origines juives – mais aussi l'existence même de la nation.

L'Affaire, en outre, a permis à JRB d'affirmer ses convictions socialistes. Ce n'est pas étonnant que la réponse à ce conflit se traduise chez lui par l'expression d'un besoin de coopération entre les intellectuels et toutes les couches sociales. Ce qui l'amène à penser dans son dernier essai que l'Affaire a contribué à remettre en question l'individualisme bourgeois. Il s'agit donc, d'après lui, d'un premier pas vers la naissance d'une nouvelle société dont le communisme montre le chemin:

> En renversant le pouvoir d'une classe égocentrique, les communistes russes ont fait bien plus que cette révolution politique; ils ont donné le signal de la quatrième naissance de l'Europe. Ils ont créé les conditions qui vont rendre possibles une définition et une destinée nouvelles de l'homme."[28]

NOTES

1. Pierre Miquel, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, PUF, 1973, p. 7.
2. Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Gallimard, p. 390. C'est nous qui soulignons.
3. Il faut rappeler après tout les nombreuses tentatives pendant le IIIe siècle de convertir Palestiniens, Syriens, Bithyniens, Arméniens..., où l'on voit les traces d'une rude concurrence entre juifs et chrétiens, ce qui aboutit à des mélanges de tribus.
4. Elle se produit en juillet 1906.
5. Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 21.
6. Cité par Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 31.
7. *Ibid.*, p. 31.
8. Pierre Abraham, *Les Trois Frères*, Paris, Editeurs Français Réunis, 1971, p. 59.
9. Pierre Abraham, *op. cit.*, p. 58.
10. Cf. Jean-Richard Bloch, *Destin du théâtre*, Paris, Gallimard, 1930, p. 32.
11. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, Paris, Rieder, 1931, p. 64.
12. Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 126.
13. S. Berstein et P. Milza, *Histoire de la France au XXe siècle*, vol. I, Bruxelles, Complexe, 1990, p. 24.
14. Jean-Richard Bloch, *Naissance d'une culture*, Paris, Rieder, 1936, p. 35.
15. Jean-Richard Bloch, *Offrande à la politique*, Paris, Rieder, 1933, p. 236. C'est nous qui soulignons.
16. Cf. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Paris, Gallimard, 1933, p. 54.
17. *Ibid.*, p. 54.
18. Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 118.
19. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, p. 62–63.
20. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, p. 70.
21. *Destin du siècle*, p. 6. C'est nous qui soulignons. Cf. encore à cet égard ses commentaires de *Notre jeunesse* dans *Carnaval est mort*, Paris, NRF, 1920. p. 43.
22. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, p. 14.
23. Jean-Richard Bloch, *Carnaval est mort*, p. 46.
24. *Ibid.*, p. 48.
25. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, p. 11.
26. Jean-Richard Bloch, *Destin du théâtre*, p. 12.
27. *Ibid.*, p. 37.
28. Jean-Richard Bloch, *Naissance d'une culture*, p. 60.